

A portrait of Jacqueline Kelen, a woman with long, dark, wavy hair, wearing a red jacket over a black top and a red beaded necklace. She is looking upwards and to the right with a slight smile. The background is a plain, dark grey.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Écrivaine, conférencière, responsable d'émissions radio à France Culture durant vingt ans, Jacqueline Kelen poursuit, au fil de plus de cinquante livres, une quête spirituelle dans la tradition chrétienne et celle d'autres cultures. Son essai *Histoire de celui qui dépensa tout et ne perdit rien* a récemment reçu le prix de la Liberté intérieure 2020 décerné par un jury réuni autour de l'émission catholique de France 2 *Le Jour du Seigneur*.

Jacqueline KELEN

« PRATIQUER LES VERTUS, CE N'EST PAS RINGARD »

— **Le fils prodigue de la parabole est souvent présenté comme ingrat, débauché. Dans Histoire de celui qui dépensa tout et ne perdit rien, vous en proposez une autre image...**

— Cette parabole, j'ai voulu l'interpréter selon notre époque et notre culture et mettre en avant de manière positive cette figure du fils parti loin de sa famille. Il expérimente la liberté qui est donnée à chacun d'affronter le monde, de faire l'expérience des joies et plaisirs, des peines, deuils, échecs en ce monde précaire, contingent. Mais aussi, et c'est capital, de s'élever finalement par un retour au Père, c'est-à-dire à Dieu. Pour moi, notre destinée finale n'est pas de ce monde, mais en Dieu et éternelle. Nous avons à retrouver notre part divine. Nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

— **Vous sentez-vous proche de ce fils parti à l'aventure ?**

— Bien sûr. Adolescente, je ne voulais pas spécialement m'insurger contre mes parents, mais vivre ma vie. Personne ne pouvait vivre ma vie à ma place. Je conçois la vie spirituelle comme une aventure singulière. Chacun a à vivre et à tracer sa propre voie. Nos chemins sont différents mais, si chacun s'élève, ils se rejoignent finalement vers le haut.

— **Quel est votre parcours spirituel ?**

— Dans ce domaine, les liens du sang ne me paraissent pas primordiaux, mais bien ceux d'amitié et de l'esprit. Si mes parents n'allaient pas à la messe, ils m'ont mise à l'école chez les religieuses parce qu'ils voulaient surtout que je reçoive une bonne éducation, de bonnes manières. Cette culture chrétienne rituelle et traditionnelle ne m'a pas fait fuir car, très tôt chez moi, j'ai eu la chance de vivre, avec l'évidence ressentie, pour le dire simplement, qu'"il y a Dieu", un monde invisible, éternel.

— **Cette conviction d'expérience de jeunesse s'est maintenue plus tard comme adulte ?**

— Oui, c'est resté présent chez moi, mais cela ne veut pas dire que je n'ai pas évolué. J'ai cherché aussi, beaucoup lu. Je suis née dans la tradition chrétienne et j'ai creusé cette tradition. Je ne me suis pas éloignée de la foi toujours bien vivante, mais de la pratique catholique pour des raisons de dogmatique et de clergé qui ne me convenaient pas. Si je vais à la messe, c'est pour élever mon âme, entendre parler de vérités éternelles, de l'amour de Dieu, de spiritualité. Je trouve qu'il y a trop de bavardage, d'agitation, pas assez de recueillement, de silence, d'intériorité. Cela me gêne extrêmement. Les prêches sont souvent d'une indigence rare, infantilisante, ou parlent trop de politique. Du coup, je vais souvent dans les églises en dehors des célébrations.

— **Vous êtes proche d'un courant d'Église ?**

— Élevée dans la religion catholique, je ne vais pas me convertir à autre chose, mais je ressens profondément que

la tradition orthodoxe est plus proche du message premier du Christ, notamment en accordant une place essentielle au Saint-Esprit qui rayonne et l'illumine. On y trouve de la symbolique, du rituel, de la liturgie que le catholicisme a beaucoup oubliés. La parole du Christ est intemporelle, s'adresse à chacun. La messe n'est pas faite pour faire plaisir. Ce n'est pas une émission de télévision ni un spectacle.

— **Que vouliez-vous faire de votre vie à dix-sept, dix-huit ans ?**

— J'ai toujours aimé les livres qui étaient mon plus beau cadeau de Noël. Adolescente, je rêvais de travailler comme bibliothécaire ou dans l'édition, sans penser devenir écrivain. J'étais bonne en français et, après le baccalauréat, j'ai entamé des études de lettres classiques à la Sorbonne par passion pour la littérature. J'ai étudié le latin, le grec, le français ancien. Ces études m'ont permis de connaître non seulement la littérature ancienne, mais aussi la philosophie grecque et les grands mythes de l'histoire. Ce sont des apprentissages, des connaissances irremplaçables.

« Je vais souvent dans les églises en dehors des célébrations. »

— **Quel métier avez-vous exercé ?**

— J'ai été professeur très peu de temps dans un lycée puis, par un concours de circonstances, j'ai été interviewée par France Culture où j'ai ensuite travaillé pendant vingt ans. Tout en continuant à écrire, à faire des conférences et en poursuivant ma recherche spirituelle.

— **À quelles émissions avez-vous collaboré à la radio ?**

— Étonnamment, je ne pensais pas du tout faire de la radio. Je suis plutôt quelqu'un d'abord de l'écrit, ensuite de la parole et, entre les deux, une adepte du silence profond. Je me suis retrouvée aux émissions culturelles à creuser différents sujets, notamment dans le domaine ethnologique qui n'était pas ma formation, en proposant des thèmes comme la manière de rire des êtres humains, les rites mortuaires, puis des émissions sur la littérature, le cinéma ou la langue française. Les rencontres m'ont passionnée. Je posais des questions sans connaître le centième de ce que ces personnes érudites me disaient. C'était alors l'essence de ma vie : apprendre, encore apprendre, et rencontrer. J'aimais cette parole vivante, ces moments uniques de l'entretien, de la vie qui passent par la parole. La voix est un plus et est très révélatrice.

— **Mais votre manière essentielle d'être au monde reste l'écriture ?**

— Si je n'imaginai pas être écrivain, j'ai trouvé que des thèmes, des vies de personnes étaient peu abordés, et je les

ai proposés à des éditeurs. Mon premier livre était consacré à la figure de Marie-Madeleine. J'ai aussi écrit sur les larmes, une caractéristique unique de l'être humain, ou sur le sommeil profond et les rêves abordés comme thème spirituel.

— **Dans vos écrits, pourquoi vous êtes-vous penchée sur l'histoire de grandes figures de sensibilité mystique ?**

— Très vite, très jeune, je me suis intéressée aux grands amoureux de Dieu, du Christ, comme Marie-Madeleine dans l'Évangile ou de grandes figures d'autres traditions, indienne, persane ou du soufisme. Ils chantent tous le même amour, mais dans des langages, par des voies, différentes. Je trouve cela magnifique.

— **Les grandes intuitions mystiques des religions se rejoignent souvent ?**

— Oui, vers le haut. La mystique, est le désir d'union avec le bien-aimé. En hauteur, cela devient un chant unique.

« J'ai l'esprit de solitude, mais j'aime aussi parler, écouter et rencontrer. »

— **Avez-vous connu vous-même des expériences mystiques ?**

— Sur ce plan-là, je reste d'une discrétion totale. Je me méfie des témoignages de ceux qui prétendent avoir eu une révélation divine. Le mystique se définit par sa discrétion

et par le fait que l'expérience n'est pas spectaculaire, ostentatoire. On trouve cela aussi chez les soufis ou chez des mystiques orthodoxes qui jouent aux idiots, aux abrutis, pour éviter qu'on les mette en évidence, alors qu'ils connaissent les plus grandes grâces.

— **Qu'est-ce que la foi pour vous ?**

— Ce n'est pas une croyance en des dogmes, mais un don qu'on reçoit ou pas. La découverte d'une présence divine. Cette découverte est pour moi toujours présente, même si elle peut être bouleversée, tourmentée, mais elle n'est pas éteinte.

— **Certaines figures spirituelles vous ont-elles marquée ?**

— Par exemple, l'hindouiste Râmakrishna, saint François d'Assise, Padre Pio, Maurice Zundel, l'immense écrivain Nikos Kazantzakis pour sa liberté totale. Pour moi, la spiritualité englobe le culturel. J'ai ainsi une admiration immense pour André Malraux qui se disait agnostique, mais ami du christianisme. Quand vous lisez ses livres, il ne fait que parler de recherche de l'éternel, d'absolu.

— **Vous avez une tendresse particulière pour les animaux que vous appelez, dans le titre de votre dernier ouvrage, « les compagnons de sainteté ».**

— Toutes les créatures sont porteuses de vie, et l'animal peut être aussi un bon ambassadeur d'un amour supérieur. Beaucoup de saints, dont saint François, avaient un contact et un respect pour eux et les considéraient comme des frères.

— **La tâche du chrétien, pour vous, c'est de tenter de devenir saint ?**

— Une fausse modestie cache souvent de la vraie paresse pour ceux qui n'ont pas l'ambition d'être davantage en

Dieu. La fine pointe de la démarche spirituelle, de la mystique, est la recherche, la découverte de Dieu. La sainteté, c'est connaître et voir Dieu, comme le souhaitait sainte Thérèse de Lisieux, tout en étant modeste et simple.

— **Une des manières essentielles de s'approcher de la sainteté, écrivez-vous, consiste à pratiquer les vertus. Vous y consacrez un livre, Le jardin des vertus. Lesquelles vous semblent-elles primordiales ?**

— Selon les philosophes grecs Platon et Aristote, quatre vertus cardinales sont à pratiquer : la force d'âme, autrement dit le courage, la prudence, la tempérance et la justice. Ce sont les fondations de la vie morale, quelles que soient les religions que l'on pratique. S'y ajoutent les trois vertus typiquement chrétiennes, dites théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Pratiquer la vertu, ce n'est pas quelque chose de ringard ou de démodé. C'est à conquérir. On ne peut comprendre et pratiquer la foi, l'espérance et la charité sans le socle fondateur des quatre vertus cardinales. Par exemple, que serait la foi sans la tempérance ? Le fanatisme.

— **Quelle vertu faut-il cultiver prioritairement dans le monde d'aujourd'hui ?**

— Je dirais la tempérance. Nous sommes dans un monde qui refuse les limites, où l'excès est partout dans l'étalage de soi, le bavardage, l'ambition excessive, l'ego surdimensionné. Les personnes de sensibilité et d'exigence spirituelle sont au contraire discrètes, retenues, avec la paix de l'âme, ce qui permet la concorde. Oui, un monde tempérant est à souhaiter.

— **Vous jugez aussi un certain monde intellectuel en France trop attaché au matérialisme ...**

— Ce qui m'inquiète dans mon pays, c'est un laïcisme outrancier qui ne vise pas seulement à promouvoir la liberté de conscience, mais à l'éradication du sentiment religieux et de celui du divin dans l'être. Pour moi, il y a dans chaque homme ou femme, quelle que soit sa culture, sa sensibilité, un désir d'éternité, une aspiration à l'amour toujours, à la joie sans fin. Il ne faut pas vouloir supprimer, étouffer le sentiment du divin, remplacer la recherche de l'invisible par le virtuel. Si on veut asservir les gens, on essaye de déraciner en eux le sens de la dimension spirituelle. Soljenitsyne a très bien expliqué cela.

— **Dans Éloge de la solitude, vous écrivez que la solitude peut être un fardeau ou une forme de liberté. Vous en parlez d'expérience ?**

— Je suis une grande solitaire qui apprécie le silence. J'ai l'esprit de solitude, mais j'aime aussi parler, écouter et rencontrer. Si j'aime célébrer la beauté de cette voie solitaire, c'est-à-dire de la liberté, je ne suis pas dans une caverne avec un cruchon d'eau et un bout de pain. Je n'ai qu'une existence et j'essaie d'en faire un chant qui sème des semences de justice, de beauté, de charité. La démarche solitaire n'exclut pas la rencontre, l'amour, mais l'autre ne doit pas être là pour combler un manque. On peut être solitaire et en paix avec soi-même. La solitude peut être rayonnante. ■



Jacqueline KELEN, *Histoire de celui qui dépensa tout et ne perdit rien*, Paris, Le Cerf, 2019. Prix : 16,30€. Via L'appel : - 5% = 15,49€.